

soit très-basse ; mais, malgré les plus grandes précautions, il ne tardera pas à s'altérer et à rancir.

Afin de le réserver pour les besoins domestiques, ou quand on veut l'expédier au loin, il faut le saler, mais avec du sel qui aura été exposé à l'air ou séché dans un four. On le réduira en pousière très-fine, et on mettra une livre de sel par 20 à 24 livres de beurre, selon le degré de la salaison que l'on recherche, ou d'après la durée de conservation que l'on veut obtenir.

On aura soin de bien répartir le sel dans la masse du beurre. Salé frais, et à une température de 10 degrés, il garde un goût agréable, se conserve plus longtemps et subit mieux les lointaines exportations.

Une partie de sucre, une partie de nitre et deux parties de sel réduites en poudre très-fine, constituent un mélange très-favorable à la conservation du beurre. Une once de cette composition suffit pour chaque livre de beurre frais qui, ainsi préparé, devient fort bon quinze jours après cette opération. A cette époque, il a une saveur très-moelleuse, très-agréable et résiste à des années de durée.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les vases destinés à renfermer le beurre doivent être très-propres ; on les exposera à l'air, ou, s'ils ont servi, on les frottera à l'intérieur avec du chanvre.

Les pots à beurre sont placés à la cave et recouverts d'une dissolution de sel assez concentrée qui puisse y aurnager.

#### Les saignées faites aux animaux au printemps

On abuse de tout, même des meilleures choses. Voici comment s'exprime M. Céric, vétérinaire en premier au dépôt de remonte de Guiver, au sujet des saignées que les habitants des campagnes ont l'habitude de pratiquer sur les animaux à l'époque du printemps :

1o. L'habitude de la saignée du printemps a son origine dans une agriculture arriérée et pauvre en fourrages. 2o. Il est utile de la pratiquer dans toutes les exploitations où les animaux, mal nourris pendant l'hiver, devenus très maigres par suite des privations qu'ils subissent, se refont très-vite sous l'influence des fourrages nouveaux. 3o. Dans les propriétés où l'on possède les moyens de bien nourrir pendant l'hiver, l'alimentation étant uniforme, le passage des fourrages secs au régime du vert étant insensible, la saignée cesse d'être généralement utile. 4o. Elle est exceptionnellement nécessaire, en toutes saisons, pour les sujets pléthoriques, et spécialement au printemps, pour les animaux affectés de dérangements, d'érysipèle, d'échauboullure, ou chez lesquels la mue du poil s'effectue mal. 5o. Si des bœufs et des chevaux ont été saignés pendant plusieurs années consécutives après l'hiver, ils y sont habitués, et il ne faudrait pas cesser de les soumettre à l'opération sans diminuer la nourriture à l'époque où on la pratiquait d'ordinaire.

#### Des moyens à employer pour obtenir des arbres plus sains, plus forts et plus durables

Ce n'est point de la pénurie des arbres fruitiers, mais plutôt de leur trop grand nombre qu'on semble se plaindre dans quelques contrées. Et cependant il y a encore des pays où la culture des arbres fruitiers est fort arriérée : et tandis que les forêts disparaissent de plus en plus, laissant des terrains disponibles sans qu'on en profite pour la culture, on voit dans des localités où les arbres fruitiers sont répandus, négliger les éminences que ces arbres préfèrent à toute autre situation.

Une opinion qui s'est fait jour depuis peu commence à occuper l'attention des pomologues ; on prétend que les arbres fruitiers ne sont pas aussi sains, aussi forts, aussi vigoureux, ni d'aussi longue durée qu'autrefois.

Si cette opinion se propageait, elle pourrait avoir des suites funestes pour la culture des arbres fruitiers qui, négligée de plus en plus par le fait même de cette doctrine, verraient s'étendre le fléau, alors même que dans le principe il n'aurait été qu'imaginaire.

Il serait possible que cette opinion fût de la force de celle-ci : — aussi vicille que la terre, — et d'après laquelle les temps et les hommes deviendraient moins bons de jour en jour. Si cela avait été vrai seulement pendant un ou deux siècles, notre planète au-

jourd'hui ne serait certes plus habitable, tandis que grâce à Dieu, pendant qu'elle devient chaque jour plus fertile et plus peuplée, les hommes à leur tour se civilisent et s'améliorent.

Nous voudrions que l'opinion relative au mauvais état des arbres fruitiers fût aussi mal fondée ; mais il semble en être autrement. Il fut un temps, où l'on commençait seulement alors à planter les arbres, où les connaissances et la pratique étaient moins développées qu'aujourd'hui, où cependant les arbres croissaient aussi bien que possible. Un temps vint ensuite où l'on planta avec plus de soin, et au lieu de se plaindre de la perte des arbres, on trouva qu'il n'y en avait pas assez pour compléter la décoration des paysages. Les anciens arbres étaient parvenus à une hauteur peu connue aujourd'hui, et pouvaient rivaliser avec les vieux chênes ; le cœur se réjouissait et se livrait à cet espoir que les générations futures verraient à leur tour des produits de ces dimensions, mais on s'était trompé ; les grands arbres sont morts ou abattus, et leurs descendants sont loin d'atteindre leurs formes gigantesque. On s'en plaint, et ces plaintes partent de ceux surtout qui donnent une grande attention à la culture des arbres forestiers, et qui, parvenus à un âge avancé, ont eu le temps de comparer. L'auteur de cet article a près de soixante ans, il est donc en position de juger de l'état des arbres fruitiers d'il y a 40 à 50 ans.

Il se souvient encore avec plaisir de ces arbres gigantesques qu'il a vus dans divers endroits, obtenus non pas au moyen de sauvages, mais de greffes. Il a vu, dans certaines années, un arbre produire plusieurs charrettes de fruits. Les plus longues échelles de l'endroit étaient trop courtes pour atteindre au sommet de ces arbres. Les gens les plus âgés ne pouvaient désigner celui qui a planté tel ou tel arbre, tandis qu'ils ont vu périr des arbres qui avaient été plantés de leur temps, ou dont ils avaient vu la jeunesse.

Il n'y a qu'un instant qu'un amateur d'arbres fruitiers nous raconte avec une certaine amertume qu'il venait de faire abattre le dernier vétéran, et qu'il avait profondément gémi à sa chute, parce qu'il n'y en avait aucun dans toute sa collection donnant l'espoir de devenir un jour aussi fort et aussi grand.

De même que la race des géants fabuleux du genre humain s'est éteinte depuis longtemps, de même les grands arbres s'en vont l'un après l'autre, et laissant après eux une descendance plus faible et plus caduque. Ce qui se présente ici naturellement, c'est la question de savoir quelle est la cause de cette caducité des arbres fruitiers. Faut-il la chercher dans la modification des conditions climatiques, ou bien nous-mêmes avons-nous diminué les soins que demande la culture des arbres fruitiers ?

Bien que la modification des conditions climatiques puisse être contestée, et bien qu'il soit juste de lui attribuer sa part d'influence, il est néanmoins dans notre intérêt de rechercher et d'employer les moyens pour élever les arbres capables de résister aux influences délétères de l'atmosphère. Il s'agit donc de trouver ces moyens, de les apprécier, et de les mettre en usage.

Parmi les moyens qu'on vient de proposer dès à présent, et par lequel il faudrait commencer, c'est l'élevage de jeunes sujets de pommes ou de poires sauvages, cueillis dans les bois, ou, si cela n'est pas possible, de former la tige de l'arbre du sauvageon, et de former la couronne de la greffe.

Cette méthode ne peut être mise en usage sans peine ni frais, comme tous ceux qui ont quelque expérience en ces choses ne l'ignorent pas. Il est déjà assez difficile d'élever le sauvageon à la hauteur de 6 à 7 pieds et d'entreprendre la greffe à cette hauteur ; la greffe d'ailleurs n'est pas aussi sûre, la couronne ne se forme pas aussi bien, et enfin, celle-ci demande plus de soins.

La première idée de ce moyen a été mise en avant, parait-il, par suite de cette considération, que c'est précisément la tige qui est le plus souvent attaquée et qui souffre davantage, soit par la glace qui s'accumule autour du tronc, soit par le froid même qui se manifeste au-dessus du sol.

Il y a au reste d'autres motifs encore qui militent en faveur de la méthode de greffer sur haute tige de sauvageon.

Si l'on examine attentivement les arbres fruitiers, jeunes et vieux, dans les allées et sur les champs, on ne peut se défendre d'un mouvement de tristesse en les voyant la plupart couverts de blessures ; ces blessures doivent nécessairement influer sur la santé de l'arbre et abrégier la durée de son existence, surtout si